

La globalisation de l'Histoire globale : une question disputée

Giorgio RIELLO

Il est toujours intéressant d'être appelé à réfléchir sur le développement d'un secteur nouveau de l'histoire, ou à tout le moins sur son renouvellement récent. Les pages qui suivent ont été rédigées à la suite de mon intervention lors de la table ronde de la SHMC le 9 juin 2007 à Paris. Je tiens à remercier les organisateurs de cette rencontre qui fut passionnante. Ce ne sont pas là des mots de pure convenance, pour deux raisons. Tout d'abord, il n'est pas fréquent que des institutions académiques, en l'occurrence des sociétés savantes historiques, s'aventurent sur des terrains peu balisés : l'exercice est périlleux, qui peut tout aussi bien mener à des échecs cuisants qu'à d'heureuses fortunes. Ensuite, j'ai eu l'agréable surprise de participer à une rencontre très ouverte et informelle, loin de la componction et des préséances bien souvent en usage dans le monde universitaire. La fraîcheur d'esprit des débats (et la moyenne d'âge relativement basse des participants) m'ont conforté dans l'idée que notre discipline est encore capable de dépasser les compartimentages habituels pour accueillir toutes sortes de tentatives de renouvellement.

Je voudrais rapidement tenter d'expliquer mon intérêt pour l'histoire globale¹ sans chercher en quoi que ce soit à en imposer une quelconque définition normative, ni à prescrire je ne sais quel *vade mecum* dirimant². Il s'agit simplement de poser les enjeux tels que je les aperçois. Je ne cherche pas à faire des adeptes, mais à exposer une démarche et ses problèmes. Quatre questions seront abordées successivement : en quoi l'histoire globale diffère-t-elle de

1. Sous l'étiquette d'« histoire globale », j'inclus ce qu'on appelle la *world history* ou « histoire mondiale ». Sur la différence entre les deux, voir l'excellent panorama de Patrick MANNING, *Navigating World History: Historians Create a Global Past*, New York, Palgrave Macmillan, 2003, en particulier les chapitres 1 et 9.

2. Je me permets d'insister sur ce point, car lors de la table ronde, l'un des participants au débat m'a soupçonné de défendre de façon non ouverte, implicitement, une version de l'histoire globale qui serait celle de la London School of Economics. De fait, je ne cherche ni à être « politiquement correct », ni à cacher ce que je fais, et je me réfère explicitement aux travaux menés à la LSE. Sans pour autant méconnaître toutes les questions qui sont posées, les problèmes et les limites de cette manière de faire : je l'expose ici délibérément pour la soumettre au débat.

l'histoire au sens large ? Quelle est sa méthodologie ? Pourquoi rencontre-t-elle les réticences de certains historiens ? Enfin, dans quelles directions s'oriente-t-elle ?

TROIS PRÉALABLES PERSONNELS

Qu'il me soit permis, en forme de préalable, de préciser ma position et le contexte de mon argumentaire. Tout d'abord, je pense que l'histoire globale est là et bien là, que ce n'est pas simplement une mode passagère. Son émergence subite et son succès (hors de France, en tout cas) ont parfois suggéré des parallèles avec d'autres « modes » supposées, comme l'histoire du genre par exemple, ou bien, pour prendre un exemple en histoire économique, l'engouement qu'a connu la notion de proto-industrialisation (engouement vite retombé ensuite). Sans doute a-t-on raison de souligner que, d'une certaine façon, l'histoire globale n'a rien d'une nouveauté³. Quoi qu'en aient les défenseurs de sa version la plus récente, qui la dépeignent comme une innovation⁴, elle relève en fait d'une solide tradition historiographique, que l'on considère l'héritage de M. Bloch ou de F. Braudel, les travaux de K. N. Chaudhuri, ou encore, côté américain, les apports variés de William McNeill, Philip Curtin, Andre Gunder Frank, Immanuel Wallerstein, etc., dans les années 1960-1970. Mais en Europe, la dernière génération semble l'avoir peu pratiquée, ce qui explique qu'elle puisse, par contraste, apparaître comme neuve. Le regain d'intérêt que connaît depuis peu l'histoire globale est lié à l'émergence médiatique du thème de la mondialisation ou « globalisation »⁵. En une décennie, on a vu se multiplier les colloques, réseaux, centres de recherche, et séminaires post-doctoraux. On a fait beaucoup en très peu de temps, autrement dit, et on a donné l'image d'un secteur de recherche hyper-actif. On peut penser que cela sera de moins en moins le cas, à mesure que les centres spécialisés et les réseaux de chercheurs se développeront : plus une discipline est institutionnalisée, moins elle est voyante.

En second lieu, je tiens à préciser que je ne suis pas un « vrai croyant » en ce sens que pour moi, l'histoire globale n'est pas la panacée universelle, pas plus qu'elle n'est supérieure aux autres branches de l'histoire. Certains de ses praticiens se sont crus obligés de se livrer à de vibrants plaidoyers, face aux

3. Voir la mise en perspective de très longue durée proposée par Patrick K. O'BRIEN, en ouverture d'un nouveau périodique spécialisé : « Historiographical traditions and modern imperatives for the restoration of global history », *Journal of Global History*, 1-1, 2006, p. 3-39.

4. Comme Raymond GREW l'observe à juste titre, « les revendications de nouveauté radicale viennent moins, je crois, d'un souci d'auto-célébration que d'un sentiment d'inconfort, d'une crainte de ne pas remplir la tâche qu'on s'est fixée » : « Expanding worlds of world history », *Journal of Modern History*, 78-4, 2006, p. 878-898 (citation p. 881).

5. Voir par exemple l'analyse intéressante de A.G. HOPKINS, « Introduction : interactions between the universal and the local », dans A.G. HOPKINS (ed.), *Global History: Interactions between the Universal and the Local*, New York, Palgrave Macmillan, 2006, p. 1-38.

accusations de superficialité et d'inconsistance⁶. Je tiens à me démarquer de ceux parmi mes collègues qui veulent à tout prix montrer qu'ils sont assez riches pour pouvoir entrer dans le restaurant : c'est aux lecteurs de juger si le résultat est plus proche du McDonald que du quatre étoiles Michelin. Pour n'être pas un « vrai croyant », je n'en suis pas moins un optimiste candide : si l'histoire globale ne fournit pas en soi des solutions originales à tout, elle ouvre de nouveaux horizons aux historiens, et c'est là l'essentiel. Sa force réside dans ses promesses heuristiques, et dans le dialogue qu'elle suscite entre l'histoire, les sciences sociales et les autres disciplines littéraires ou artistiques.

J'ai récemment rejoint le département d'histoire de l'université de Warwick et en collaboration avec ma collègue Maxine Berg, nous avons mis sur pied un nouveau centre de recherche, sous l'intitulé ambitieux de « Centre d'histoire et de culture globales » (Warwick Global History and Culture Centre)⁷. Le département comme l'université nous ont fait un excellent accueil et accordé leur plein soutien. L'intérêt et la participation de nos collègues nous ont considérablement aidés. Ils nous ont fait réfléchir au sens de notre démarche, et aux raisons qui devaient justifier la création d'une nouvelle structure dédiée à ces thématiques. En somme, nous avons dû formaliser notre réponse à la première question que je voudrais maintenant traiter, concernant la spécificité de notre approche.

EN QUOI L'HISTOIRE GLOBALE DIFFÈRE-T-ELLE DE L'HISTOIRE EN GÉNÉRAL ?

La réponse communément donnée par ses partisans est que l'histoire globale voit plus grand. Autrement dit, ce serait une question d'échelle : l'histoire globale n'est pas locale, ni régionale et encore moins nationale. Cela paraît à la fois tout à fait censé et en même temps profondément tautologique⁸. De plus, en définissant ainsi l'histoire globale de façon négative par ce qu'elle n'est pas, on risque de la renvoyer dans les marges de l'altérité mal-aimée, dont personne ne se soucie. D'autres se sont essayés à décrire les différents aspects que peut revêtir l'histoire globale, mais dire qu'elle opère par comparaisons ou connexions entre différentes parties du globe ne suffit pas encore à la définir.

À mes yeux, ce qui la distingue, ce n'est pas tant son cadre explicatif que la nature même des questions qu'elle pose. Tout d'abord, elle pose des questions

6. D'autres, comme Christopher Bayly ont été plus prudents, soulignant l'importance des chemine-ments personnels vers l'histoire globale et du maintien dans des champs géographiques précis de recherche : voir l'entretien avec Binu M. John : « *I am not going to call myself a global historian. An interview with C. A. Bayly* », *Itinerario. International Journal on the History of European Expansion and Global Interaction*, 31-1, 2007, p. 7-14.

7. <http://www.warwick.ac.uk/go/globalhistory>

8. La question des échelles est passée en revue de façon assez complète par David CHRISTIAN qui plaide pour une heureuse combinaison entre les axes spatiaux et temporels : « Scales », in Marnie HUGHES-WARRINGTON (ed.), *Palgrave Advances in World Histories*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, p. 64-89 ; cf. aussi D. CHRISTIAN, « World History in Context », *Journal of World History*, 14-4, 2003, p. 437-458, ou encore Id., *Maps of Time: An Introduction to Big History*, Berkeley, University of California Press, 2004.

complexes (et je dirai même stimulantes, originales) : se demander quel rôle a pu jouer la Chine dans la révolution industrielle anglaise, comme l'a fait récemment Kenneth Pomeranz⁹, n'est sans doute pas le chemin le plus direct pour donner des réponses assurées, mais c'est assurément une manière créative et heuristique d'interroger le passé. Comparer l'océan indien et l'Atlantique, ou encore explorer les liens entre l'Asie et les Amériques à travers le commerce de Manille, c'est travailler les questions de biais, décentrer le regard, ce que les historiens ne font sans doute pas assez, par rapport aux autres spécialistes de sciences humaines et sociales.

Se poser des questions de ce type ne suffit pourtant pas à justifier qu'on fasse de l'histoire globale un champ spécifique en soi. Le contenu original du questionnaire est assurément une condition nécessaire, mais pas suffisante. Après tout, d'autres, comme les historiens post-modernes, ont déjà su nous surprendre avec leurs questions, et encore plus, sans doute, avec leurs réponses dérangelantes. L'originalité de l'histoire globale, réside donc dans la manière dont les questions sont posées et les explications élaborées, plus que dans leur contenu : la grande vertu de l'histoire globale, c'est de faire exploser (plutôt qu'implorer) nos questionnements.

Pour expliquer cela, je propose un exemple précis : je travaille à un ouvrage sur « l'histoire globale des cotonnades », et me demande au premier chef pourquoi le centre de cette production est passé de l'Inde à l'Angleterre vers 1750. C'est en soi une façon différente d'interroger l'émergence de l'industrie du coton anglaise, qui a constitué un sujet majeur pour, au moins, trois générations d'historiens économistes. En même temps, cette question suggère que l'explication de la montée du coton anglais ne réside pas dans sa dynamique interne (financement, technologie, travail, marchés, etc.), qui a focalisé l'attention de tant d'historiens et nourri des travaux remarquablement précis. La clé ne serait pas dans la cohérence de tous ces éléments internes : se limiter à cela, ce serait, en vérité, considérer les conséquences plutôt que les causes. Il faut au contraire re-contextualiser la situation anglaise, en considérant des paramètres plus larges : la production indienne, la situation coloniale, l'esclavage atlantique, le déclin de l'industrie textile ottomane, l'incapacité de la Chine à devenir l'entrepôt cotonnier du monde, etc. Si je devais illustrer mon propos en faisant une comparaison cinématographique, je dirais qu'il faut embrasser de larges horizons comme dans *Le seigneur des anneaux* (que je déteste pourtant) plutôt que l'intimisme de *La leçon de piano* (que je préfère).

Si j'ai tant insisté sur ce point lors de la table ronde, c'est qu'il est crucial pour comprendre les raisons et manières de faire de l'histoire globale. Revenons à cette question de l'échelle : il ne s'agit pas d'espace et de plus ou moins larges horizons (le monde, le globe), mais de regard : pour utiliser une image, disons

9. Kenneth POMERANZ, *The Great Divergence: Europe, China, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

que la maison de l'historien peut être bien meublée, et chaque meuble précisément décrit, sa texture, sa couleur, ses dimensions minutieusement analysées, mais le risque est d'oublier que la demeure est assez étroite ; que nous sommes en fait dans une maison de poupée, et que le vaste monde autour a échappé à notre regard et notre examen.

QUELLE MÉTHODOLOGIE POUR L'HISTOIRE GLOBALE ?

C'est le lot commun de chaque nouveau projet de recherche : la demande de financement doit décrire la méthodologie qui sera mise en œuvre. Dans ce passage redouté du formulaire à remplir, vous pouvez, au choix, reconnaître que l'histoire a bien du mal à s'élever à un tel niveau d'abstraction – et vous êtes sûr de ne rien obtenir –, ou bien vous jetez sur le papier quelques paragraphes décrivant vaguement la manière dont vous essaieriez de progresser ensuite. Nous devrions plutôt tous admettre que nous avançons souvent à tâtons dans les archives, à la recherche d'indices cachés plus ou moins intéressants. À vrai dire, nous ne savons pas toujours à l'avance ce qui sera ou non intéressant ou utile, où trouver les sources, ni si elles alimenteront une explication cohérente. C'est ce qu'on peut appeler le plaisir de la recherche.

Disant cela, j'ai repris à dessein le cliché habituel de l'historien plongé dans les archives, se débattant dans la poussière et avec des documents quelquefois indéchiffrables rédigés pas des gens morts depuis bien longtemps. On trouve parfois des pépites qui valent leur pesant d'or. Mais aussi pas mal de caillasses sans intérêt. La métaphore de la mine peut paraître curieuse, certes, mais je connais peu d'autres disciplines académiques qui travaillent comme nous dans des recoins obscurs et où l'on attrape autant mal au dos.

Il est vrai que l'histoire globale est moins encline que l'histoire tout court à s'aventurer dans les archives. Le schéma classique qui conduit de l'investigation des sources dans les dépôts d'archives à des publications savantes bien léchées s'applique mal ici : la raison est évidente, mais cette question reste un handicap pour la reconnaissance de ce type d'histoire. On ne sait en effet par où commencer, car le type de questions que se pose et que pose l'histoire globale ne se résout pas dans le dépouillement d'un type précis de documents, ni d'une série complète d'archives.

Reprenons la question du déplacement des centres cotonniers d'Inde en Angleterre : un travail personnel d'archives prendrait des années, dans des dépôts situés non seulement en Angleterre et en Inde mais aussi en Amérique du nord et du sud, dans plusieurs pays d'Asie, et même aussi en Afrique. De plus, il me faudrait maîtriser les principales langues parlées dans le monde, dont le chinois, à coup sûr, et une douzaine d'autres dialectes au moins. Mieux : il me faudrait plusieurs années uniquement pour lire les 932 références que compte actuellement la bibliographie de travaux et de sources imprimées que j'ai rassemblées. En fait, je suis arrivé à une conclusion très simple : si je veux écrire une histoire globale du coton, le point de départ ne peut pas être l'inépuisable océan des archives ni même

la bibliographie qui encombre mon bureau. Le point de départ n'est pas dans les travaux des autres mais simplement chez les autres. Je m'explique : le fameux Alfred Kinsey, auteur du rapport éponyme de 1948 (*Sexual Behavior in the Human Male*), était réputé pour ne pas aimer lire ; en fait, il lisait peu, il demandait à ses collaborateurs de lui résumer les livres. Or, ceux-ci ne faisaient pas que les résumer, ils les interprétaient. L'histoire globale se développe en fait à travers le dialogue que les chercheurs peuvent nouer entre eux ; chacun puise dans son bagage, ses souvenirs de lecture. Car même si j'arrive à lire l'étagère entière de livres publiés dans les langues européennes que je connais sur, par exemple, les techniques textiles chinoises, je serai moins éclairé et moins avancé que si j'en discute avec mon collègue sinologue. Cela ne veut pas dire qu'on doit passer tout son temps dans les bureaux de ses collègues, mais seulement qu'on apprend beaucoup en discutant avec nos collègues du bureau d'à côté, au lieu d'aller à la bibliothèque lire les livres écrits par nos collègues du bureau d'à côté.

L'histoire globale suppose en effet un dialogue entre spécialistes de ce que nous appelons les « aires culturelles » : des sinologues, des indianistes, africanistes, américanistes etc., et aussi des praticiens des « grands thèmes » transversaux : histoire du travail, des sciences et techniques, etc. Il ne s'agit pas tant de combler les lacunes et ignorances de chacun, mais d'avoir accès aux débats internes et aux méthodologies de recherche spécifiques à chaque champ et qu'il est difficile de maîtriser par soi-même, sauf à passer des années à lire pour se mettre au point, par exemple, sur les débats concernant la proto-industrialisation en Chine. Mon collègue sinologue est plus à même de m'éclairer là-dessus, en m'instruisant des débats dans sa discipline. Je pourrais alors relier cela aux questions posées à propos de la proto-industrialisation en Europe, que je connais un peu mieux. Et le dialogue peut alors nous faire comprendre que nous n'avons pas la même définition du concept de proto-industrialisation, que l'on ne dispose pas, dans le cas chinois, des données démographiques sur lesquelles, dans les années 1970, Franklin Mendels a bâti son modèle à propos de la Flandre, que les échanges entre matières premières et produits manufacturés étaient organisés différemment, et que de plus les marchandises-clés n'étaient pas les mêmes. L'exercice heuristique de la comparaison peut même s'enrichir en élargissant la discussion à des spécialistes de l'Inde ou de l'empire ottoman.

L'essentiel est d'éviter les histoires toutes faites, les scénarios écrits à l'avance : il s'agit bien plutôt d'établir des connexions, de comparer, de reformuler, reconfigurer, de sorte que nous puissions les uns les autres utiliser nos apports réciproques. Il s'agit en quelque sorte d'opérer des fertilisations croisées, pouvant déboucher sur des synthèses comparatives. Comme l'a proposé récemment Peter Stearns, il nous faut être plus attentifs à ce qu'il appelle les contacts « inter-sociétaux », en étant également attentifs à toutes les parties concernées¹⁰. Poser ainsi

10. Peter N. STEARNS, « Social History and World History: Prospects for Collaboration », *Journal of World History*, 18-1, 2007, p. 43-52.

les problèmes dans des termes comparés, c'est-à-dire relatifs, permet d'éviter des visions unilatérales ou déséquilibrées ; cela permet aussi de ne pas donner plus d'importance qu'ils n'en ont, dans le tableau d'ensemble, à certains aspects mineurs. L'histoire globale ne peut se payer le luxe de se perdre dans les détails inutiles. William McNeil parle de l'histoire globale comme de la partie de la discipline qui doit savoir aller à l'essentiel.

L'expérience du GEHN

Pendant trois ans, j'ai eu le plaisir d'être le coordinateur des activités du Réseau d'Histoire Économique Globale (*Global Economic History Network*, ou GEHN), mis en place par le département d'histoire économique de la London School of Economics avec l'aide du Leverhulme Trust, et dirigé par Patrick O'Brien¹¹. Ce réseau comptait des spécialistes d'histoire économique et sociale de différentes parties du monde, mais aussi des historiens des sciences et des techniques, des économistes et des sociologues. Nous avons organisé dix rencontres, aux quatre coins de la planète, sur des thèmes larges et variés comme l'impérialisme, le colonialisme, les savoirs pratiques, la formation des États, les marchés, les cultures économiques, et l'industrie du coton¹². À chaque fois, le but n'était pas d'arriver à des synthèses planétaires, mais de croiser nos savoirs locaux, de confronter nos catégories, nos géographies et nos chronologies. Le réseau comptait un noyau stable d'une cinquantaine de chercheurs, et chaque colloque (des rencontres informelles de deux ou trois jours, préparées par la circulation préalable des contributions) recevait le concours ponctuel de spécialistes du thème étudié.

Il faut reconnaître que la réussite a été inégale : certains thèmes se sont révélés moins stimulants que d'autres. Mais des publications sont en cours, soit issues des rencontres, soit issues de travaux monographiques personnels¹³. Si je prends le cas de ma recherche sur les cotonnades, elle repose sur les enquêtes que j'ai pu mener moi-même et sur les échanges intenses avec une quarantaine de spécialistes que j'ai pu côtoyer au cours d'un an et demi de séminaires et de colloques qui se sont tenus à Leicester (Angleterre), à Padoue (Italie), à Pune (Inde), à la fondation des Treilles (France) et au congrès international d'histoire économique d'Helsinki (Finlande)¹⁴.

11. Le Global Economic History Network (GEHN) est le fruit de la coopération entre quatre institutions : la London School of Economics, l'Université de Californie (Irvine et Los Angeles), l'Université de Leyde et celle d'Osaka.

12. On trouve sur son site électronique les résumés et l'essentiel des contributions aux diverses rencontres, ainsi que d'autres articles utiles et des liens vers d'autres sites dédiés à l'histoire globale : <http://www.lse.ac.uk/collections/economicHistory/GEHN/Default.htm>

13. Je voudrais aussi mentionner une initiative commune au GEHN et à l'Université d'Utrecht : le colloque sur « The Return of the Guilds » (le retour des corporations) qui a été particulièrement réussi. Voir <http://www.iisg.nl/hpw/return-guilds.php>

14. Une partie de ces contributions paraîtra en deux volumes en 2008. Cf. <http://www.lse.ac.uk/collections/economicHistory/GEHN/GEHNWorkshops.htm>

L'idée est donc d'éviter le modèle du chercheur isolé immergé dans son sujet, pour lui préférer celui d'une réflexion collective et de cadres de travail assez larges, permettant à celui qui n'est pas très savant dans un domaine (par exemple, la culture savante au Japon, ou l'historiographie du « gouffre d'Asie » et des besoins d'argent de la Chine) d'« emprunter » en quelque sorte son savoir à un collègue connaisseur ; chacun venant ainsi combler les ignorances de l'autre, et s'enrichissant en même temps de regards extérieurs. C'est en somme ce que font nos collègues des sciences dites dures, et c'est aussi la direction dans laquelle nous poussent les institutions qui financent nos recherches, en particulier l'Union Européenne.

Dans le cas de l'histoire, la mise en œuvre d'un tel modèle ne va pas sans difficultés. Tout d'abord, il faut arriver à repérer et mobiliser toutes les compétences disponibles, et l'on peut à ce titre se demander jusqu'à quel point la qualité des résultats, dans une entreprise aux horizons aussi vastes que l'histoire globale, dépend plus de notre carnet d'adresses que de nos capacités intellectuelles. Le modèle de « l'auteur » faisant autorité se trouve interrogé, au profit du réseau et de l'intellectuel collectif.

Ensuite se pose la question de la validation. Ma référence à Kinsey n'était pas une galéjade : les scientifiques des sciences « dures » disposent de toutes sortes de mécanismes de certification de leurs travaux et de la contribution de chacun à une recherche collective : qu'en est-il pour nous, en histoire ? La question de l'évaluation reste posée, autorisant parfois bien des délires ; mais là-dessus, le milieu académique est loin d'être unanime...

Enfin, même si c'est loin d'être toujours le cas, l'histoire globale requiert parfois de mener des enquêtes à des échelles très vastes : cela fait partie de son caractère très ambitieux, et il faut avoir les moyens de telles ambitions. Comment mener pareilles recherches sans moyens adéquats, quand on est un jeune chercheur, quand on appartient à une petite université faiblement dotée, ou à un pays pauvre ? Devra-t-on alors renoncer ? Ce sont là des questions que l'on ne peut ignorer.

POURQUOI DES RÉTICENCES PARMI LES HISTORIENS ?

L'histoire globale, du moins en Grande-Bretagne, où je travaille, a reçu un accueil mitigé, parfois critique, parfois carrément hostile. Je dois dire que cela me surprend, mais peut-être suis-je naïf. Pourquoi un tel manque de confiance ou d'intérêt ? Peut-être d'abord parce que l'histoire globale est souvent d'abord une histoire économique, l'impulsion étant venue de questions sur la « mondialisation ». Au point que pour certains collègues, l'histoire globale est simplement une histoire de la globalisation. Il me semble au contraire que si l'histoire économique a pris une telle place, c'est simplement parce qu'elle a su poser des questions intéressantes. Le livre de Kenneth Pomeranz, en particulier (*La grande divergence*) a ouvert la voie parce qu'il a eu le mérite d'ouvrir un véritable débat sur la mondialisation, l'impact des industries chinoises sur l'Europe

et l'Amérique, les modes de consommation, mais aussi les besoins de la Chine en argent et le fameux « gouffre d'Asie », la diffusion des savoirs pratiques, etc.¹⁵

J'oublie sans doute bien d'autres aspects de l'histoire globale. En tout cas, il est significatif que le *Journal of World History* ait consacré récemment un dossier aux liens nécessaires entre histoire mondiale et histoire sociale. À le lire, on perçoit une tonalité inquiète quant à l'état actuel des études d'histoire globale. Du reste, on retrouve parmi les contributeurs, un historien connu pour ses travaux en histoire économique plutôt que sociale : c'est K. Pomeranz, justement¹⁶. On peut aussi relever que la nouvelle revue d'histoire globale publiée depuis 2006 par Cambridge University Press et la London School of Economics, le *Journal of Global History*, est dirigé par trois historiens économistes : K. Pomeranz (UCLA), Peer Vries (professeur d'histoire globale à Vienne), et William Gervase Clarence-Smith (SOAS, Londres), lui aussi formé en histoire économique et sociale¹⁷. L'idée d'une sur-représentation de l'histoire économique n'est donc pas tout à fait sans fondement.

Je crois que la relative facilité avec laquelle l'histoire économique s'est faite globale est due au fait que cela ne lui pose pas de problème d'effectuer de grandes comparaisons et de raisonner sur des chronologies étendues. L'étude de Pomeranz sur la Chine et l'Europe est rendue possible de façon assez directe par le fait que les prix, le produit national, les salaires, la monnaie sont des notions qui s'appliquent partout (ce qui n'est pas le cas du sens de l'amour fraternel ou de la signification du sourire, pour ne prendre que ces deux exemples). Les historiens économistes sont prêts à perdre en finesse du détail pour arriver à dire quelque chose plutôt que rien. Ils sont plus facilement enclins que les autres historiens (du social, de la culture) à simplifier pour pouvoir comparer ou mettre en évidence des liens implicites. En second lieu, les historiens économistes sont capables ainsi de dessiner un cadre interprétatif d'ensemble, ce que l'on appelle « *a big story* », ou bien « un grand récit ». Dans le cas déjà cité de Pomeranz, pour continuer avec lui, il décrit une Chine et une Europe assez similaires finalement, jusqu'à la « grande divergence » qui s'opère à la fin du XVIII^e siècle, et singularise l'Europe occidentale. Pour lui, deux grands facteurs l'expliquent : le charbon, et les colonies. La force de cette « histoire » ne réside pas dans ces grandes généralisations mais dans sa simplicité même. Le modèle interprétatif peut paraître simple, voire simpliste, mais il a fait réfléchir, et couler beaucoup d'encre depuis six ou sept ans. La science avance ainsi.

Les critiques ne manquent certes pas. On demande : que reste-t-il de l'individu et de son *agency*, sa capacité d'agir, que reste-t-il des représentations et

15. K. POMERANZ, *The Great Divergence*, op. cit. Voir aussi l'aperçu bibliographique dans R. GREW, « Expanding worlds », art. cit., p. 878-98.

16. K. POMERANZ, « Social history and world history : from daily life to patterns of change », *Journal of World History*, 18-1, 2007, p. 69-98. Le troisième article de ce dossier, et sans doute celui qui donne le plus à penser, est : Merry E. Wiesner, « World history and the history of women, gender, and sexuality », *ibid.*, p. 53-67.

17. *Journal of Global History* : www.journals.cambridge.org/jid_JGH

de la subjectivité, de l'identité, du corps et des sens ? On demande pourquoi l'histoire globale en somme déteste les gens, et pourquoi un tel poids des sciences sociales ? Cela signifie-t-il également que l'ère de la déconstruction et du post-modernisme se termine ? Ou bien, au contraire, une histoire culturelle globale est-elle possible, sans pour autant revenir à des formes de "grand récit" trop généralisant ?

Beaucoup d'historiens, en fait, peuvent très bien reconnaître intellectuellement la légitimité de la démarche de l'histoire globale, tout en demeurant à son égard parfaitement agnostiques ou nullement intéressés. La situation devient critique quand il s'agit d'obtenir reconnaissance et financements : le supposé impérialisme de l'histoire globale l'entraînerait à siphonner les ressources des autres secteurs de la discipline, à grandir à leurs dépens. Aucune statistique, à ma connaissance, ne permet d'affirmer cela ni de l'infirmer. Mais tout au long de ces dernières années, j'ai entendu bien des récriminations qui me font penser à notre ambivalence face au Coca-Cola : tout le monde en boit volontiers, mais personne n'aime l'admettre. Entendons : chacun est susceptible de se frotter à l'histoire globale, mais personne n'admet qu'elle fasse pleinement partie de la discipline historique.

La réponse à ces problèmes viendra de nous, car nous ne changerons pas les autres. Il ne s'agit pas de changer de label, mais de revoir la façon dont l'histoire globale peut être utile aux autres historiens qui ne s'intéressent pas forcément à elle comme objet en soi. J. R. McNeil, le fils de William McNeil que je citais plus haut, et qui fait lui-même de l'histoire globale, a inventé une métaphore forestière : les historiens travaillent souvent chacun sur des arbres distincts, et non sur la forêt entière, dit-il, mais leur travail devrait être capable de changer la manière dont les gens voient la forêt¹⁸. Inversement, ceux qui travaillent sur les forêts devraient changer le regard des gens sur les arbres.

OÙ VA L'HISTOIRE GLOBALE ?

J'ai bien peur que le ton défensif de ma prose ne trahisse une mentalité d'assiégé, que je voudrais démentir par des propositions optimistes. Les historiens n'excellent certes pas dans l'exercice prédictif : nous laissons cela en général aux économistes, et c'est la raison pour laquelle ils sont si bien payés. Les seules prévisions que je puisse faire reposent uniquement sur mes espoirs et mes souhaits.

Tout d'abord, j'espère que nous pourrons faire mieux à l'avenir. L'essentiel des travaux que je puis lire (ou écrire moi-même) portent sur l'Asie et l'Europe (oserai-je dire « Eurasie », pour être « globalement correct » ?). Il m'a fallu presque une année pour trouver un spécialiste du coton dans l'Amérique latine coloniale. Et je n'ai pu trouver personne pour traiter de l'argent ou de l'amour dans

18. J.-R. MCNEILL, « Global History : research and teaching in the 21st century », Center for Global Studies, University of Illinois at Urbana-Champaign, *Occasional Paper*, 20 juin 2005.

cette même région du globe. La faute n'en revient pas aux historiens, mais l'histoire globale est encore bien trop polarisée sur l'Eurasie. Nos descriptions, nos explications, nos analyses portent sur l'Eurasie, de même que la plupart des chercheurs en sont issus : nous sommes occidentaux (européens ou américains), ou bien indiens et japonais.

Bien des questions, bien des défis demeurent posés. Il faut notamment sortir l'histoire globale de considérations strictement économiques ou bien uniquement liées à l'histoire des empires. Mais nous avons aussi bien des raisons d'être optimistes : le secteur est actif et réactif, cette table ronde organisée par une institution vénérable comme la SHMC montre l'intérêt croissant que rencontre l'histoire globale dans de larges secteurs de la discipline.

Deux ouvrages récents montrent d'autres manières de faire de l'histoire globale : *Léon l'Africain* de Natalie Zemon Davis et *The Ordeal of Elizabeth Marsh*, de Linda Colley¹⁹. Les deux sont centrés sur des individus : dans le premier cas, un personnage connu pour sa trajectoire d'ancien captif musulman converti au christianisme à Rome au XVI^e siècle, et dans le second, une Anglaise du XVIII^e siècle, qui a couru les quatre continents. Je n'ai pas à en commenter le contenu précis, mais je voulais juste remarquer comment l'un et l'autre livres nouent ensemble une histoire sociale et culturelle (parfois de façon micro-historienne) et les plus larges horizons d'une histoire globale à l'échelle du monde entier.

Ceci pour dire que l'histoire globale a mille acceptions et applications possibles, qu'il faut l'envisager de façon plurielle, et non point normative. J'espère que nous ne sommes qu'au début de ce mouvement.

Giorgio RIELLO

Global History and Culture Centre
Department of History
University of Warwick
Coventry CV4 7AL
Royaume-Uni.
g.riello@warwick.ac.uk

Traduit de l'anglais par Philippe Minard.

19. Natalie Zemon DAVIS, *Trickster Travels : A Sixteenth-Century Muslim between Worlds*, 2006, trad. fr. *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; Linda COLLEY, *The Ordeal of Elizabeth Marsh : A Woman in World History*, Londres, Harper Press, 2007.